

## UNE BELLE VUE

*(Suite).*

## VIII

Eh bien ! tout n'était pas perdu, et jusqu'à la fin d'Août, le temps se maintint au beau fixe sur la terre comme dans le ciel. Après s'être monté au paroxysme, mon père traversait une période de dépression, et par bonheur M. de Chaberton n'était pas là pour l'aiguillonner. Il ne soufflait plus mot de la plantation. Deux ou trois personnes lui ayant parlé de son dessein, dont elles avaient eu vent grâce sans doute à quelque commérage de M. Servonnet, il parut contrarié et répondit évasivement.

Ce n'était point qu'il ne gardât une idée de derrière la tête. Parfois lorsque je l'accompagnais dans ses promenades, il s'arrêtait longuement devant son mur, et les pêches qui rougissaient sur l'espalier n'étaient assurément pour rien dans les bougonnements qu'il faisait entendre en mâchonnant sa moustache. Il réfléchissait. Des scrupules, des craintes, avaient dû lui venir. Et je pensais que j'avais été bien naïf de désespérer, et qu'il y a loin entre les paroles et les actions d'un homme faible qui souvent recourt aux affirmations véhémentes pour se convaincre lui-même de fermeté. Combien de fois, par exemple, n'avait-il pas juré de mettre bon ordre à ma camaraderie avec Prosper ? Et pour ne point me chagriner,

il s'en était tenu aux menaces et m'avait laissé prendre maintes leçons de turbulence.

Bien mieux, les relations avec M. et Mme Davèzieux ne semblaient pas avoir souffert d'un incident que nous avions pourtant des raisons majeures de ne pas oublier. Mais le pardon des injures est le fait du chrétien. Le dimanche, lorsque nous nous rendions à la messe de Saint-Clair, il était fatal que, soit à l'aller, soit au retour, nous fussions obligés de cheminer avec nos voisins. Or, les choses se passaient tout comme devant : les physionomies ne révélaient aucun sentiment nouveau, et aucune allusion n'était faite au passé.

A maints égards, le dimanche prenait dans mon existence uniforme une importance considérable. Et d'abord c'était la journée du Seigneur, laquelle dans les familles pratiquantes conserve une traditionnelle solennité. On "s'habillait" dès le matin. Les vêtements de cérémonie imposant de la tenue, quelque gêne et certaine circonspection, mes jeux se trouvaient suspendus aussi bien que mon travail. Enfin, ce qui faisait compensation, l'on voyait du monde. On en voyait dès le matin, à la messe, puis l'après-midi à Longval, le "jour" de bon papa étant devenu le nôtre par la force de l'habitude. Bien que je fusse naturellement plutôt timide, un penchant fort vif me portait à observer les grandes personnes et à écouter leurs conversations. Me laissant oublier de mon mieux, je fusse resté des heures dans mon coin, l'œil ouvert et l'oreille tendue. Je ne mettais à cela nulle indiscretion et à peine pensais-je à m'instruire. Je m'amusais tout bonnement comme à Guignol.

La commune de Saint-Clair devenant l'été un centre

de villégiature, la messe dominicale était un petit événement comme dans toutes les localités où quelque société se trouve réunie. Devoir religieux et plaisir mondain se confondaient. A la sortie de l'église une foule parée, chapeaux de paille, toilettes claires, se répandait sur la place. Tout le monde se connaissait plus ou moins. On se saluait, on s'abordait, on se groupait, on bavardait. Et les visages respiraient la gaieté, soit que l'on fût heureux de se retrouver, soit que l'on feignît de l'être, soit que l'on éprouvât le besoin de se détendre après l'ennui d'un prêche interminable.

Le brave curé de Saint-Clair se dédommageait en effet, de Juillet à Octobre, du silence où durant le reste de l'année le condamnait la pénurie de fidèles. La population de la commune témoignait d'ailleurs de son indifférence en matière de religion en maintenant à la mairie M. Cournault, marchand de bois aux opinions radicales et qui passait pour franc-maçon. Il se produisait toutefois quelques conversions de façade et de saison, parmi les fournisseurs, eu égard à la clientèle bien pensante qui les faisait vivre.

J'avoue que le vif intérêt que je portais aux choses de ce bas monde m'induisait en maintes distractions pendant l'office. Il arrivait souvent que ma sœur, scandalisée, me pinçât jusqu'au sang afin de me rappeler à la ferveur. Mais comment s'interdire de tourner la tête au passage du frétilant M. Servonnet, souriant à droite et à gauche; du colonel Fumade, roulant des yeux féroces en boule de loto; de la délicieuse Mme Tuffier-Maze, froufrouante et parfumée, suivie par son ombre de mari, égaré, livide et les jambes molles? Comment ne pas inspecter à la